

## Sarabande

Comme tous les jours, j'étais en retard pour ouvrir la boutique. Je marchais d'un pas précipité dans la rue au risque de glisser sur les trottoirs parsemés de feuilles mortes. L'air de la sarabande d'Haendel a résonné dans mon sac à main. Un numéro que je ne connaissais pas s'est affiché sur mon smartphone. J'ai choisi de ne pas répondre, agacée par le harcèlement de Pierre. Comme je ne répondais plus à ces appels, il utilisait sans doute le portable d'un ami pour me joindre. Un mois après l'avoir quitté, il ne me laissait pas en paix. Je repoussais sans cesse le moment où je devrais lui demander de rendre les clés de mon appartement.

Quand j'ai poussé la porte du magasin, ma patronne, affairée au milieu des livraisons, a levé son visage vers moi. Devant son regard noir, j'ai bredouillé quelques excuses, avant de me précipiter vers l'arrière-boutique pour poser mon sac et mettre mon satané téléphone en mode silencieux.

Les cartons des dernières créations de bougies parfumées, ouverts par Mme Vaillant, n'attendaient plus que moi. Les senteurs Bouquet de Noël et Épices hivernales se substituaient aux fragrances plus estivales, Noix de coco des îles et Jasmin oriental. Parmi les nouveautés, l'odeur de cannelle m'a rappelé le parfum de Pierre et un désagréable frisson m'a parcouru. J'ai commencé à entreposer les bougies sur les étagères pendant que ma patronne se positionnait derrière sa caisse.

— Quand vous aurez terminé de vider celui-ci, Zoé, vous pourrez vous occuper de nettoyer la vitrine tant qu'il y a du soleil pour y voir quelque chose. Cette panne d'électricité dans le quartier est quand même bien embêtante... Enfin, pour voir le bon côté des choses, on va peut-être vendre plus de bougies ! s'exclama ma patronne.

À la fin de la matinée, je suis allée m'asseoir sur le banc devant le magasin pour savourer mon sandwich, acheté le matin à la boulangerie. Je ne travaillais pas l'après-midi, mais comme j'avais rendez-vous chez le dentiste à 14 h, je préférais rester dans le coin.

Mon téléphone mentionnait deux appels en absence au cours de la matinée, un de ma mère accompagné d'un texto « rappelle-moi » et un appelant inconnu. La chaleur a envahi mes joues tandis qu'un sentiment de colère s'emparait de moi. Pierre ne me laisserait donc jamais tranquille. Quant à ma mère, j'ai décidé de ne pas la rappeler vu le ton directif employé dans son message.

Mon sandwich dans une main, mon smartphone dans l'autre, j'ai regardé les actualités : un acteur célèbre sous l'empire de l'alcool responsable d'un grave accident de la

route, l'effondrement d'un immeuble insalubre en plein Paris, le candidat d'extrême droite en tête dans un sondage, un virus inconnu découvert sur le continent africain après plusieurs décès inexplicables.

Au meilleur moment, celui où j'attaquais mon repas en plein cœur, à la rencontre du premier morceau de poulet imprégné de mayonnaise, ma lecture a été interrompue par un nouvel appel du fameux inconnu. Comme je désirais en finir une fois pour toutes avec Pierre, j'ai saisi l'opportunité de décrocher.

— Allo ?

— Bonjour ! Madame Zoé Aldebourg ?

Aussi surprise que soulagée de ne pas reconnaître la voix de mon ancien petit ami, mes lèvres se sont entrouvertes sans émettre aucun son. Après un long silence, j'ai fini par manifester mon existence à mon interlocuteur.

— Oui, c'est moi.

— Je suis Frédéric, de Chic Radio. Je vous félicite ! Vous avez gagné deux places pour l'avant-première du film *Abracadabra* ! poursuivit la voix chaleureuse.

— Euh... Comment ai-je été sélectionnée ?

— Par tirage au sort ! Vous avez rempli un bulletin. Vous pouvez venir chercher vos places dans nos bureaux.

Pierre avait pour habitude de participer à bon nombre de concours. Pour doubler ses chances, il remplissait également un bulletin à mon nom en indiquant mon numéro.

— Très bien, merci. Je passerai vers 15 H.

Après mon rendez-vous chez le dentiste, j'ai pris le chemin de la radio. Auparavant, j'ai attrapé mon téléphone pour le remettre en mode sonnerie. L'idée de modifier la mélodie a surgi dans mon esprit. Pierre, en grand admirateur du film *Barry Lyndon*, m'avait installée ce morceau d'Haendel. À chaque appel, l'image irritante de mon ancien petit ami se présentait devant mes yeux.

L'entrée des bureaux de la radio s'est révélée compliquée à dénicher, cachée dans les profondeurs d'une arrière-cour d'un immeuble ancien. Un homme brun, au sourire charmeur, m'a accueillie dans une délicieuse odeur boisée. Mes joues devenues roses m'ont plongée dans un embarras tel que j'ai bafouillé quand il m'a demandé mon nom. Il a détourné les yeux pour me permettre de maîtriser mes émotions, puis il m'a tendu les deux places. Une fois sortie de l'immeuble, j'ai consulté l'écran de mon smartphone. Un nouvel appel manqué de ma mère. Sans doute, avait-elle tenté de me joindre alors que je me trouvais dans les locaux

dépourvus de réseau. Gagnée par l'anxiété, je l'ai rappelée dans la foulée. Dès la première sonnerie, le son de sa voix a retenti dans mes oreilles d'une force à m'en perforer le tympan.

— Ah Zoé, enfin ! Papa est à l'hôpital. Il s'est fait renverser par un chauffard tôt ce matin pendant qu'il courait... a indiqué ma mère d'une voix hurlante et chevrotante. Pourquoi tu ne m'as pas rappelée ? Je n'ai pas arrêté d'essayer de te joindre...

— Mais maman, ce n'est jamais urgent quand tu m'appelles, ai-je répondu, sitôt envahie par des regrets.

— L'homme qui est venu en aide à ton père ce matin... C'est lui qui m'a prévenue, après avoir appelé les secours. Il m'a dit t'avoir appelée aussi. Ton père, malgré ses blessures, a pu lui donner nos numéros...

— Ah, c'était cela ce matin..., ai-je répondu d'une voix étranglée. J'arrive tout de suite ! Je n'ai pas ma voiture, je prends le tram. Est-ce que c'est grave ?

Le silence de ma mère m'a glacé le sang. J'ai couru jusqu'à l'arrêt à en perdre haleine. Dans ma précipitation, ma semelle de chaussure a heurté le rebord d'un trottoir. Mon smartphone a glissé de ma main pour rebondir sur le sol. Après avoir lâché un juron incontrôlé, je l'ai ramassé à la hâte. Quand je suis montée dans le tramway, mon cœur battait la chamade. J'aurais dû être auprès de mon père depuis plusieurs heures.

Deux arrêts avant ma destination, en proie à un véritable état de panique, j'ai cru que j'allais m'effondrer en larmes tant le changement de chauffeur s'est éternisé. Mes poings se sont serrés si fort que mes ongles ont pénétré la paume de mes mains. Engagée dans une course folle dès la descente du tramway, je suis enfin parvenue dans le hall de l'hôpital où ma mère, blême, m'attendait, assise, les doigts posés sur les tempes. Je me suis avancée vers elle pour affronter la vérité. Son regard empreint de tristesse m'a atteint en plein cœur tel un coup de poignard. Quand elle s'est jetée dans mes bras, j'ai compris, de manière instantanée, que mon père avait quitté ce monde. La tête appuyée sur mon épaule, ma pauvre maman respirait au rythme de ses sanglots. À travers son étreinte aussi puissante qu'inhabituelle, son désespoir, à la fois palpable et contagieux, m'a envahi. Mes membres tremblaient tellement que j'éprouvais des difficultés à rester debout sur mes jambes.

La même phrase trottait en boucle dans ma tête : « Je n'ai pas pu lui dire au revoir. » Face au désarroi de ma mère, les médecins lui ont prescrit des tranquillisants pour l'aider à tenir le choc. Mon visage impassible ne m'a pas donné droit au même traitement. Rongée par la culpabilité, je me trouvais dans l'incapacité de verser la moindre larme.

La sarabande est venue asticoter mes oreilles. Maudit téléphone ! Je n'ai pas décroché. Pierre se laisserait avant moi de son petit jeu. Mon père venait de mourir et plus rien ne m'importait.

Après plusieurs heures à l'hôpital, perdue entre les formalités à accomplir et mon infinie tristesse, j'ai reconduit ma mère à son domicile. La maison. Le refuge dans lequel l'absence de mon père occuperait désormais chaque recoin. À cette pensée, les larmes sont arrivées. Sans discontinuer, elles ont roulé le long de mes joues jusqu'à franchir le barrage de mes lèvres pour me laisser un goût salé empreint d'amertume sur la langue.

Ma mère, le visage maculé de traces de maquillage, s'est dirigée d'un pas traînant, tel un fantôme, vers sa chambre avant de s'effondrer sur le lit.

— Repose-toi maman. Je passe chez moi prendre quelques affaires pour m'installer ici quelques jours. Je reviens très vite, ai-je murmuré d'une voix chancelante.

Mes propos se voulaient rassurants, mais ma mère n'a pas dû les entendre, perdue quelque part entre l'effroyable réalité et les ténèbres de son imagination.

Dans un état second, j'ai emprunté sa voiture pour me rendre à mon appartement. Mes yeux embués de larmes ajoutés à la noirceur d'une nuit sans lune ont rendu le trajet compliqué, mais j'ai tenu bon. Une fois le véhicule garé devant l'immeuble, j'ai gravi les marches jusqu'à ma porte avec toutes les peines du monde, sur la musique lancinante d'Haendel qui résonnait telle une marche funèbre. J'ai ignoré l'appel. Bientôt, le cœur du téléphone que je n'avais pas chargé de la journée cesserait de battre. D'un geste mal assuré, j'ai enfoncé la clé dans la serrure. Sitôt la porte ouverte, mes doigts ont appuyé sur l'interrupteur.

Après trois pas dans le salon, une odeur épicée familière a chatouillé mes narines. Par instinct, j'ai glissé la main dans mon sac pour me saisir de mon smartphone. Pierre, assis sur un fauteuil, me fixait de ses yeux noirs, un objet tenu ferme dans sa main droite.

Le temps que je réalise qu'il brandissait une arme à feu, la détonation a retenti suivie d'un bruit sourd, celui d'une chute sur le sol. Mon téléphone a glissé de mes doigts. Dans l'infini du néant, les yeux aimants de mon père sont apparus avant que l'obscurité ne se referme à jamais sur moi.